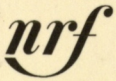
JEAN SCHLUMBERGER

In memoriam

SUIVI DE

Anniversaires



GALLIMARD

Les deux textes réunis dans ce volume, pour déférer à un souhait exprimé par Jean Schlumberger, sont de ceux qui, par leur nature même, se passent de glose.

In memoriam *décrit sans apprêts, mais non sans art dans son dépouillement, une descente aux enfers, la cruelle agonie de la femme tant aimée. Les ayant écrites dans les mois qui suivirent cette disparition en 1924, Schlumberger ne voulut pas faire un usage public de ces pages et ne les fit imprimer que pour ses proches avant de les faire figurer au tome III de ses* Œuvres.

Les Anniversaires *sont la continuation d'*In memoriam. *Schlumberger, suivant l'exemple de son ancêtre Guizot, écrira jusqu'en 1964 (soit quatre années avant sa propre disparition) des lettres à sa femme à chaque anniversaire de sa mort, le 7 septembre.*

Ce qui nous semble faire la force de ces pages – qui par leur beauté formelle méritaient déjà d'être sauvées de l'oubli – c'est, plus encore qu'un témoignage de fidélité et d'amour, leur humanisme doublé d'un panthéisme confiant, l'affirmation sereine et discrète d'un agnostique optimisme.

In memoriam

I

Puisque tant de fois nous avons été les plus forts, nous le serons une fois de plus. Si le mal voulait nous accabler, il devait en finir dans notre première détresse, quand nous n'avions nul recours. Maintenant nous savons qu'on peut le faire reculer et qu'il n'y a pas de souffrance d'où l'on ne remonte. Vie reconquise, douce, douce vie, éclatante année! Après les gémissements, après les cris et les larmes de lassitude, le beau visage a retrouvé sa fraîcheur, et dans ses tendres yeux a brillé de nouveau l'adoration. Qu'ils étaient alertes sous les sapins, les pas de la jambe joyeuse, si longtemps dévorée par le feu! Qu'il était droit et rieur, le cou charmant sous ses colliers! Alternance de béatitudes : jours, où les membres flexibles remuaient comme des rameaux dans la lumière; nuits, où ils s'amollissaient dans d'huileuses ténèbres. Et les réveils, non pour la morne attente du soir, mais tout frémissants de l'ivresse que les abois des chiens donnent au chas-

seur. Car le soleil dore le monde, invitant ceux qui possèdent l'art de les capturer à la poursuite des mille nuances. Fleurs, ciels, visages, apparitions fuyantes, que la chasseresse fait tomber dans ses filets. Qui dit encore qu'elle est malade? Jamais elle n'a été si patiente ni si hardie. Ce n'est pas une infirme qui vous aurait pris dans les pièges de ses pinceaux et de ses carrés de toile, fleurs, ciels et visages, et qui vous y tiendrait si bien prisonniers.

II

Naguère, dans les jours les plus durs, quand tous l'abandonnaient, se détournaient avec des hochements de tête et pour secours ne savaient plus lui offrir qu'un faux sommeil, avant-mort insensible et épaisse, elle a repoussé leur lâche glu. Toute tremblante, toute chancelante, elle s'est échappée, et sous la morsure des rayons magiques, son courage a fait le miraculeux redressement. Certes voici encore de mauvais jours, mais aussi durs que ceux de l'autre été, ils ne sauraient l'être. Le courage est debout. La magie n'est pas épuisée. Pourquoi, pourquoi le miracle tarirait-il?

III

Celle qui aime la vie comme on ne peut l'aimer plus tendrement, est immobile de nouveau, enfermée loin de ce qui vit. Celle qui a dégoût de l'infirmité comme d'une souillure, la voilà de nouveau assaillie, la libre, la nette, en qui tout sonne ingénument, bronze de la plus pure cloche. Sa force, qui la lui prend, qu'elle la retrouve chaque jour diminuée? Elle a pourtant appris, la prodigue d'elle-même, à être ménagère. Ce qui fait encore son trésor et sa joie, d'autres l'appelleraient dénuement. Ne pas perdre ce peu qu'elle a reconquis et qui est à elle, puisqu'elle l'a payé de tant d'efforts. Ne plus souffrir, ce n'est pas cela qu'elle demande – bien qu'il soit dur d'être harassée dans sa chair et poursuivie jusque dans ses pensées, de ne plus pouvoir en maintenir une seule en aisance et parfaite candeur – mais ne plus souffrir tous les déchirements de l'accouchée, sans recueillir au terme un peu de vie! Or sa force s'en va diminuant, comme dans une

ville assiégée la ration de pain. Tout d'abord on n'avait pas peur. On tâchait de faire bon visage à la disette. Mais voici la demi-ration. On croit toucher aux dernières limites de ce qu'il faut à la vie, puis il faut vivre encore avec le quart.

IV

Sommeil, longues nuits, fraîches cavernes, profond refuge où s'endormant elle allait tremper aux sources de l'enfance! Insensibilité ravissante, solitude maintenant profanée, lambeaux d'oubli déchirés de cruelles visitations...

Comme la nuit avance, elle dit : « Tu vois que je ne souffre plus. Je sens venir le sommeil. Toi, tu n'en peux plus; va dormir. » Il obéit, mais derrière la cloison il reste l'oreille tendue. Et peu à peu, il entend reprendre les gémissements qu'elle tâche d'étouffer : un ronronnement à lèvres closes, comme celui d'une enfant qui s'endort dans les larmes. Et soudain la peine devenant trop vive (il faut qu'il paraisse dupe, il ne faut pas qu'il décourage la pauvre ruse), il l'entend qui essaie de chanter!

V

Celui qui s'abandonne consent à être abandonné. Contre les neuf mauvaises, la dixième chance n'aura la force de prévaloir que soutenue par un décuple courage. La déception n'est pas si rude qu'elle ait dévasté tout ce qui reverdissait d'espérance. Le goût nous en reste, le souvenir du goût!

Puisque la véhémence de l'agression nous déborde, nous chercherons du secours. Nous ne nous laisserons pas mourir ici, entre la mer et la montagne. Mais chaque kilomètre du voyage est devant nous comme la traversée d'un pays sans chemin. La voyageuse toujours contente, insouciante des méchants hôtels et des mauvais trains, elle ne reconnaît pas ce qu'elle est devenue. Un seul cahot l'effraie, et pourtant elle appelle les mille cahots. Dans quelques jours, en drainant avarement le mince filet de ses forces, elle aura ce qu'il en faut pour affronter la pénible journée. Que ne peut le fervent désir? Elle sait bien que la vie est par-delà les cahots, la fatigue et les nausées.

VI

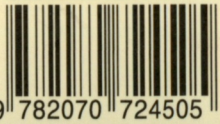
Il l'a précédée. Tout est prêt pour la recevoir. Il attend sous les arbres de l'avenue.

Après cent voitures qui n'ont point ralenti, en voici une qui rase le trottoir. Au volant, il reconnaît le jeune médecin et, derrière la vitre, le beau sourire. Elle est couchée dans son peignoir couleur de feu, et sous ses cheveux tressés en diadème, son visage a le brillant de la victoire. Elle dit : « Bien sûr, j'ai pu descendre les marches; bien sûr, tout s'est passé très facilement. » Debout, elle ne veut pas qu'on la soutienne. Puisqu'on va enfin découvrir ce dont elle souffre, ce n'est plus le temps de se traîner comme une vieille femme! (Ah! promenades d'autrefois, leurs deux pas si vifs et bien accordés!) Appuyée sur sa canne, elle est déjà devant le porche. Et toute son âme est dans l'élan de sa marche blessée.

VII

Sur l'écran dépoli, le corps si svelte n'est plus qu'une ombre, une vapeur gracieuse dans l'image du sépulcre. Le corps si fier d'être resté celui de la souple jeune fille, ce n'est plus que ces fins ossements! Coupe où les enfants ont dormi, étroit berceau! Corbeille des côtes, au fond d'une eau grise, nasse où bat, captif, un fragile et lointain fantôme! Ce cœur passionné, comme il palpite, comme il se hâte! Le fidèle, le patient, n'est plus qu'une tache transparente où circule un peu de lumière. Que d'inquiétude dans cette ombre qui bouge, que d'espoir dans ses bonds de pâle chevreuil!

nrf



91-IX A 72450 ISBN 2-07-072450-6
78 FF tc